

MARTIAL RAYSSE

LE PARISIEN WEEK-END, 30 janvier 2026

38 | REPORTAGE

Dans l'atelier d'un monument de la peinture

Figure du nouveau réalisme et du pop art, le Français **Martial Raysse**, 89 ans, expose actuellement ses dernières œuvres, une trentaine de tableaux et de sculptures, à la galerie Templon, à Paris (3^e). Nous l'avons rencontré chez lui, en Dordogne, un mois avant l'événement.

PAR SARAH BELMONT, PHOTOS MARION PARENT, À BERGERAC (DORDOGNE).

C'est toujours un peu déstabilisant d'aller à la rencontre d'un géant de l'art. Cap, avec émotion donc, sur la Dordogne, non loin de Bergerac, où Martial Raysse (prononcez « Raisse ») s'est retiré, il y a quarante ans. Lui en 89. Il nous a accueillies chez lui, avant l'ouverture de l'exposition que lui consacre actuellement, et jusqu'au 14 mars, la galerie Templon, à Paris (3^e). L'artiste, qui y présente une trentaine de ses peintures et sculptures, vient de rejoindre l'écuierie du célèbre marchand parisien. « Il m'a envoyé une lettre manuscrite, à un moment où je cherchais à montrer mes derniers grands tableaux. C'est aussi simple que ça », explique Martial Raysse en riant, et avec un franc-parler qui place d'emblée l'entretien sous le signe de l'art, de l'écriture et de l'humour. Né en 1936, à Golfe-Juan (Alpes-Maritimes), de parents artisans céramistes, Martial Raysse est un

monument de la peinture française. Il a la vingtaine quand, dans les années 1960, il se lie avec les nouveaux réalistes – Ben, Arman, Yves Klein... –, ces artistes niçois qui rompent avec l'abstraction de l'après-guerre en intégrant des objets du quotidien (boîtes de lessive, de conserve, jouets...) dans leur pratique.

Enclin à l'expérimentation, le jeune plasticien s'envole en 1963 pour les États-Unis et se rapproche du pop art, courant qui interroge la société de consommation en travaillant plutôt l'image, la publicité, la BD, la photo, la vidéo. « Quand on débute, on pense qu'en prenant le contre-pied de ce qui est établi, on est plus intéressant. Ce n'est pas faux, mais c'est du maniériste. » Vive les classiques, donc. « Voilà la voie royale. Quand vous regardez les maîtres, Delacroix ou Millet, vous voyez les lacunes que vous avez. Commence, à ce moment-là, un long travail pour essayer de vous perfectionner. » Œuvrer dans le respect de la tradi-

tion, figurative, Martial Raysse appelle ça « la stricte obédience ». Sa réinterprétation, en 1964, de *La Grande Odalisque* (1814), de Jean-Auguste Dominique Ingres, en vert sur fond rouge et avec une mouche en plastique collée en haut de la toile, s'inscrit dans une série de tendres pastiches.

En 2014, Beaubourg lui consacre une rétrospective

Le refuge de l'artiste, dans le Périgord pourpre, regroupe trois maisons, qui étaient à l'abandon et délabrées quand il les a achetées, en 1978. Il était alors en quête de quiétude. « À l'époque, je n'avais pas de quoi refaire les toits. J'ai vécu pendant deux ans avec des bâches au-dessus de ma tête. » Jusqu'à ce que le collectionneur François Pinault achète *Le Carnaval à Périgueux*, en 1992, une toile de 8 mètres sur 3 mètres qui représente un cortège de personnages déguisés ou masqués. Les expositions se multiplient alors, à Paris, à Venise, à Sète, et sa



Martial Raysse,
le 5 décembre 2025
dans sa maison,
près de Bergerac
(Dordogne). Derrière
lui, sa toile *Diane des*
terrains vagues (1989).



Des toiles hautes en couleur et riches en détails

Un chat noir et blanc, un reflet orange dans une pupille, une marionnette à fils, une petite effigie de Bouddha... Sous le pinceau de Martial Raysse, aucune touche de peinture n'est anodine. Chaque geste, chaque regard, chaque nuance a son importance. Il faut lire attentivement les expressions parfois ambiguës de ses personnages, scruter les arrière-plans. Souvent, ses tableaux, à l'instar de *La Paix* (2023, ci-dessus), mettent au jour les fractures et les contradictions de notre époque. Ouvrez donc grand les yeux à la galerie Templon, où son travail est exposé ! S.B.

« Martial Raysse – Tableaux récents », jusqu'au 14 mars à la galerie Templon, 28, rue du Grenier-Saint-Lazare, Paris (3^e).

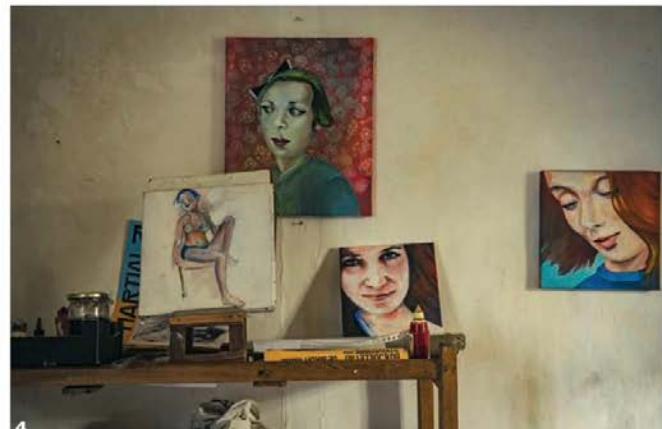
cote explose. En 2011, grâce à *L'Année dernière à Capri* (1962) – vendue 4,8 millions d'euros aux enchères à Londres –, Martial Raysse devient « l'artiste français vivant le plus cher du monde ». Trois ans plus tard, le Centre Pompidou lui consacre une rétrospective de taille. En cette journée de décembre, l'air est très frais. Un feu puissant crépite dans la salle dite « de la grande cheminée ». Martial Raysse est accompagné de sa femme, Brigitte Aubignac, également peintre et adepte d'un art figuratif. À côté se tiennent leur fils et agent, Alban

Raysse : « Plutôt que de devenir artiste, comme eux, j'ai préféré mettre mon œil au service de ceux qui manquent de visibilité », précise ce dernier, avant de quitter la pièce pour aller allumer le chauffage dans l'atelier du patriarche. Notre hôte a attrapé froid le matin même, en peignant. Ses doigts sont tachés de bleu. Sous son bonnet bordeaux, un regard de braise et une silhouette longiligne, vêtue d'un gros pull marine. Aux murs, des peintures, bien sûr. Du propriétaire des lieux, de Brigitte Aubignac, de leurs amis artistes...

Et tout autour, des livres et des livres, dont *Des souris et des hommes* (1937), de John Steinbeck.

La mythologie comme source d'inspiration

Dans l'œuvre de Martial Raysse, art et littérature sont étroitement liés. Comme les maîtres classiques, il puise son inspiration dans la mythologie. « Elle offre des archétypes que l'on retrouve dans la vie de tous les jours. » En témoignent quelques pièces à l'affiche de la galerie Templon. Sa sculpture *Actéonne* (2019) revisite au féminin le sort tragique d'Actéon, chasseur orgueilleux métamorphosé en cerf par la déesse Diane et dévoré par ses propres chiens. Ce bronze revêt les traits de Jeanne Barral, l'un de ses modèles récents. Comme souvent, la fiction se nourrit du réel. « Je parle surtout des problèmes émotifs que je traverse et qui sont liés à l'actualité du monde dans lequel je vis. » Derrière une farandole



À 89 ans, Martial Raysse continue de produire. En témoigne cette toile en cours de réalisation (1), en partie dissimulée sous un drap, dans son atelier (4). L'artiste est aussi connu pour ses sculptures, comme Actéonne (3), de 2019, présentée actuellement à Paris et qui revisite au féminin le mythe d'Actéon. L'art et la littérature sont étroitement liés dans l'œuvre de Martial Raysse, qui s'est fabriqué un petit pupitre (2) pour ne pas salir les pages des livres qu'il dévore au quotidien.

PHOTOS © COURTESY TEMPION - PARIS/ LAURENT EDELIN, NEW YORK/ BRUSSELS, COURTESY FONDS MARTIAL RAYSSÉ

de personnages contrastés, *La Peur* (2023), par exemple, évoque les atrocités de la guerre en Ukraine. Son pendant, *La Paix* (2023), une frise tout aussi colorée, se lit comme un message d'espoir. Le peintre s'y est même représenté assis, à droite. Au bout de sa canne à pêche, un fil de mots : « Une fois jamais plus. » Martial Raysse voit « ses toiles comme des poèmes ». Il en compose aussi. « Je suis adepte du sonnet, qui demande que la langue soit taillée comme un saphir. Le vers libre, parce qu'il n'a pas de limites, m'ennuie. » Son premier coup de foudre littéraire ? Ron-

sard ! Et le peintre de déclamer les premiers vers de *Mignonnes, allons voir si la rose*, du poète du XVI^e siècle. Récemment lui est venue une idée de roman. « Je me demande de quoi peuvent bien parler les personnages du *Radeau de la Méduse* (tableau de Théodore Géricault, de 1818-1819, NDLR). Ce serait le point de départ. Il va me falloir du temps pour le finir. C'est un livre qui s'évapore à mesure qu'il s'écrit. » Ça y est ! L'air chaud circule dans l'atelier, prévient Alban. Martial Raysse se lève vaillamment, soutenu par sa canne, pour nous montrer

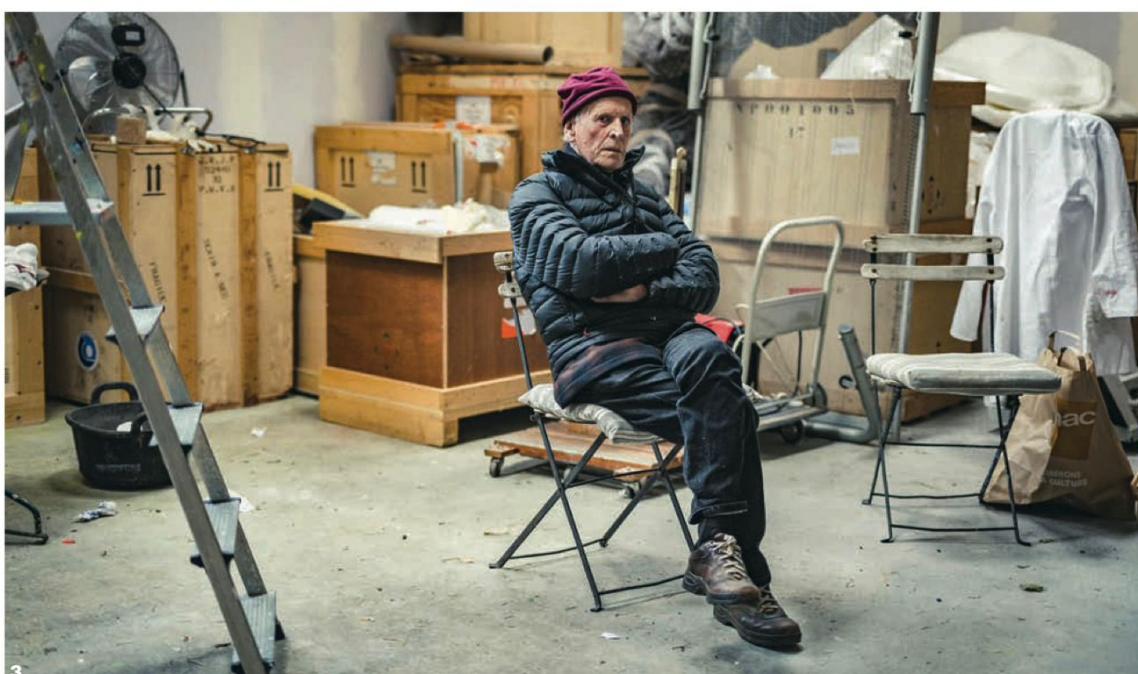
le chemin. Ça se chamaille dans l'entrée, sous les yeux mi-clos d'un chat noir. Mère et fils insistent – à raison ! – pour que le maître des lieux enfile une couche de vêtements supplémentaire. Derrière une première dépendance, où Brigitte Aubignac prépare une série de tableaux, se dresse une seconde bâtie en pierre. Martial Raysse nous y attend, dans l'ouverture d'une porte étroite. Ainsi pénétrons-nous, sur ses talons, dans son espace de travail. Dans ce vaste atelier, somme toute rudimentaire, règne un ordre surprenant : rien ne jonche le sol, si ce



1



2



3



4



5

Martial Raysse, au milieu de son atelier (3), où l'on peut apercevoir cette étude préparatoire (1). La peintre Brigitte Aubignac (2), sa femme, travaille dans un espace de création voisin. Chez eux, de nombreux tableaux de Martial Raysse sont accrochés aux murs, comme *Giotto renversé par un porc* (4), de 1995, ou ces deux portraits (5). Ci-contre, *Ces deux gars-là*, toile de 2008 présentée à la galerie Templon, à Paris.

n'est des cartons pour le protéger des éclats de peinture. Tubes, pots de colle, pinceaux, brosses... Tout le matériel de création se concentre sur une large table. Le peintre privilégie l'acrylique, qui se dilue à l'eau et sèche vite. « Je préfère le maigre au gras. Je suis assez habile pour peindre à l'huile, mais elle ne fait pas partie de mon histoire. »

A la majorité des toiles entreposées les unes derrière les autres répondent trois grands formats, exposés à la vue de tous. L'un représente un homme en costume poignardant une créature anthropomorphe. Il s'agit de *Georges et le dragon* (1990), l'un des premiers tableaux mythologiques de Martial Raysse. Quant à *Diane des terrains vagues* (1989), qui figure la déesse romaine de la chasse, il prend pour modèle sa fille, Alexandra. « Nous (ses enfants, NDLR) avons tous posé, à un moment ou un autre, pour mon père, commente Alban. Mais nos traits ne sont pas toujours reconnaissables. » Ces deux tableaux ne sont pas à vendre, ils comptent beaucoup trop pour l'artiste. Le troisième est en cours de réalisation. « C'est l'histoire du furet au bois des dames. Il a arraché à une jeune fille son foulard et file à toute allure, la laissant seule avec un bout de tissu, un bout de leur amour. » Pas question de montrer ce qui n'est pas fini. Encore inachevé, le personnage féminin a été dissimulé sous un drap blanc. Le « petit voyou » apparaît, lui, vêtu d'un short rouge et... d'un tee-shirt



« DEVANT CHAQUE TABLEAU,
JE ME DEMANDE SI JE PARVIENDRAI
À LE TERMINER »

Martial Raysse

bleu. Bleu comme les taches de pigments tantôt remarquées sur les doigts de l'artiste. Voilà ce qu'il re-touchait le matin même !

Quarante-cinq minutes de méditation chaque jour

Martial Raysse n'a pas de routine de travail. « Je ne suis pas un syndicaliste de la peinture ! » s'exclame-t-il avec humour. Son rapport à l'art relève du désir. « Un artiste a un besoin presque physique de s'exprimer, mais il n'y a pas d'heure pour tomber amoureux. » En revanche, depuis quarante ans, le peintre-poète médite chaque jour, au moins quarante-cinq minutes, dès 4 heures du matin. « C'est pourquoi je

marche sur l'eau », plaisante-t-il à nouveau. Ensuite, notre maître zen fait chauffer son café au feu de bois et prend son petit déjeuner en lisant. Pour éviter de salir les pages, il s'est fabriqué des pupitres en forme de mini-chevalet. Puis, si le cœur lui en dit, direction l'atelier. « Je suis dans la fascination de la bougie qui va s'éteindre. J'arrive à un âge où le temps prend tout son poids. Devant chaque tableau, je me demande si je parviendrai à le terminer », confie-t-il. A-t-il atteint ses objectifs ? « Je ne m'en étais fixé aucun mais, quand j'y pense, j'ai fait beaucoup. » Plus de 2000 œuvres, précisément. Et encore, le feu créatif est loin d'être tarì ■